

vraisemblablement que j'oserois prendre cette liberté; car, à ce que l'on m'a dit, elle en a été tout-à fait surprise; & sans avoir jamais été ni amans, ni amis, nous voilà (graces au beau choix que vous m'avez fait faire en sa personne) les deux personnes de la cour les plus, & le plus irréconciliablement brouillées.

Avec quelque détachement qu'il me parlât, & de Madame de Pembroock, & de sa rupture avec elle, je l'avois vu lui rendre des soins trop vifs & trop suivis; j'avois saisi entre eux des regards trop marqués; & leur brouillerie lui avoit donné trop d'humeur, pour que j'eusse pu penser qu'elle l'eût intéressé aussi peu qu'il me le disoit. Si je n'avois pas de quoi le croire absolument coupable, il me paroïssoit difficile qu'au moins il ne l'eût pas été d'intention; & si je n'osai pas lui en faire des reproches, je pris sur sa tendresse des inquietudes qui rendirent la mienne très-malheureuse. Je sentis pour la première fois que je m'étois bien légèrement engagée; mais je l'étois, & je me déterminai à tout souffrir, plutôt que de lui donner, par mes plaintes, un prétexte pour rompre une union que je regardois comme indissoluble, mais qui pouvoit bien n'avoir pas

à ses yeux le même caractère. Il faut souvent moins que de l'amour pour former des liaisons; mais il faut toujours de la probité pour respecter les sermens.

Quoique je n'eusse pas de quoi le soupçonner de vouloir manquer aux siens, il ne me paroïssoit pas avoir la même impatience que moi, de voir arriver l'instant auquel nous pourrions nous unir aux yeux du public. Cette cousine qui mettoit un obstacle si puissant à notre mariage, étoit toujours, me disoit-il, dans le même état de langueur; & c'étoit, à ce qu'il me sembloit, avec une résignation que l'amour ne donne pas, qu'il se soumettoit à ces mêmes retardemens qui me désespéroient.

Je commençois alors à le connoître, & à être en conséquence la personne la plus malheureuse, peut-être, qui existât. Mais à qui me plaindre d'infortunes que je ne devois qu'à moi-même, s'il est vrai cependant que je dusse m'accuser d'une chose qui avoit si peu dépendu de moi? Etoit-ce le barbare qui les caufoit, que je devois conjurer de rendre plus de justice à mon sentiment, lui qui ne répondoit jamais aux tendres reproches que l'excès de ma douleur m'arrachoit quelquefois, que par le silence le plus

204 LES HEUREUX
désdaigneux, la plus affreuse sécheresse,
ou par des emportemens des sens qui,
en me prouvant à quel point il se trom-
poit sur mon ame, me bleffoient encore
plus que tout le reste. Que m'importoit
d'ailleurs que je lui inspirasse encore des
desirs, quand je ne lui inspirois plus
d'amour ? pouvois-je regarder comme
un triomphe, ou simplement comme
une compensation ce qui ne pouvoit
être pour moi que la plus cruelle des
insultes ! combien d'illusions nécessaires
au bonheur de ma vie s'étoient dissipées !
Cet air simple, doux & modeste, qui,
de tous ses agrémens, étoit celui qui
m'avoit frappé le plus, parce qu'il avoit
semblé me promettre plus de sensibilité
& de reconnoissance de sa part, cachoit
l'ame la plus fourbe, la plus impénétra-
ble au sentiment, un esprit faux, & la
vanité du monde la plus puérile, & en
même tems la plus dangereuse. Exercé
depuis long-tems dans l'art aussi cruel
que honteux de séduire & de tromper,
& dont sans doute il s'étoit fait en Fran-
ce une étude particuliere, il ne vouloit
que plaire, & ne sçavoit pas aimer. J'ai
même tout sujet de penser qu'il n'auroit
regardé une passion que comme un ri-
dicule, à moins cependant qu'elle n'eût

ORPHELINS. 205
eu pour objet quelqu'une de ces mal-
heureuses, pour lesquelles on ne peut,
sans se flétrir, avouer le goût même le
plus léger. Plein d'airs & de fatuité,
jamais cet infortuné, car je l'en plains,
ma chere Lucie, n'a connu le plaisir
d'inspirer des sentimens, que pour en
trionpher avec la derniere indécence,
& livrer au public, avec la plus grande
barbarie, la femme assez à plaindre pour
lui avoir abandonné son cœur !

Que les François sont à plaindre, si,
comme on le dit ici, les vices de ce
cruel ne sont chez eux que des graces;
& si pour satisfaire leur vanité, ils ont
renoncé au plaisir si flatteur & si doux,
d'aimer, de rendre heureux ce qu'on
aime, & de l'être soi-même par lui !

Quelque empire que je tâchasse de
prendre sur mes sentimens, & avec
quelque soin que je ménageasse le cœur
d'un homme que j'adorois, à qui je ne
pouvois, ni ne devois ôter le mien;
mais à qui, en même tems, je croyois
sentir que je n'étois plus chere, il étoit
impossible qu'une passion tout à la fois si
vive & si malheureuse, me permît tou-
jours toute la modération que je m'im-
posois. Toute sûre que j'étois, que plus
je cherchois à percer la profondeur de

son ame, moins j'aurois lieu d'être contente de ses sentimens, je ne pouvois cependant m'empêcher de m'inquiéter : & quoique ce fût toujours avec cette soumission, qui est nécessairement le partage de l'amour, sur-tout quand il est malheureux, que je lui demandois des éclairciffemens, il me répondoit avec tant de hauteur, si peu d'intérêt, & même de pitié, qu'il ne m'étoit pas possible de douter de son indifférence, & de ne pas aller sur les plaintes plus loin que je n'aurois voulu. Le cruel ! combien la plus légère protestation de sa tendresse ne lui coûtoit-elle pas ! avec quelle froideur il me disoit que j'étois belle ! Comment pouvoit-il imaginer que ce qu'il me disoit me tint lieu de ce qu'il ne sentoit plus ! Et ne pensez pas, ma chere Lucie, que mes craintes ne fussent fondées que sur cette inquiétude de n'avoir pas assez de quoi plaire, dont la passion la plus heureuse n'est jamais exempte. L'amour-propre, il est vrai, ne peut subsister avec l'amour ; l'un ne nous exagere jamais autant à nos propres yeux nos avantages naturels, que l'autre ne nous les affoiblit ; mais quelque vives que soient les alarmes que nous devons à un sentiment trop tendre, elles sont

trop contraires à notre bonheur, & peut-être aussi coûtent trop à la nature, pour que l'objet aimé, pour nous les faire perdre, ait besoin de grands efforts. Quand entre amans, de pareilles discussions ne produisent que des querelles, il faut nécessairement que l'amour ne soit pas égal entre eux.

D'ailleurs, l'aventure de Madame de Pembroock m'avoit involontairement laissé des soupçons que je ne combattois pas toujours avec autant de succès que je l'aurois désiré ; & en effet, quand j'aurois au moins encore de quoi en former, la conduite de mylord Durham étoit plus propre à nourrir mes inquiétudes qu'à les dissiper. Je lui voyois presque toujours avec moi cette sorte de tiédeur que le cœur sent mieux que l'esprit ne pourroit la définir, & qui annonce & précède toujours l'inconstance, si elle-même n'est pas une cessation de sentiment que l'on n'ose pas encore s'avouer. Il ne me trouvoit jamais bien, que comme je n'étois pas. S'il desiroit un jour que je me misse en négligé, je n'étois payée de mon obéissance que par les reproches qu'il me faisoit de ne plus chercher à lui plaire. Donnois-je dans la parure ? Je devois trop sçavoir, me disoit-il, com-

bien peu j'en avois besoin avec lui, pour que ce fût pour lui seul que je prenois tant de peine. Ces tête-à-tête, si délicieux pour mon cœur, malgré tout ce dont il l'y laissoit manquer, n'étoient plus remplis de son côté que par le silence qui ne dit que trop que l'on ne sent plus rien, ou par ces propos indifférens qui le disaient bien mieux encore. Jaloux sans sentiment & sans objet, & uniquement pour jouer un rôle auprès de moi, le peu que je lui inspirois ne me fauvoit d'aucune des injustices dont l'amour est si souvent coupable. Hélas ! quelque raison qu'il eût de ne pas douter de mon cœur, que je lui aurois facilement pardonné des craintes qui ne m'auroient prouvé que celle qu'il auroit eue de me perdre ; elles n'offensent jamais que celui qui n'aime plus.

Lasse enfin du perpétuel tourment qu'il me faisoit éprouver, mais n'en aimant pas moins, je crus, en frémissant, devoir essayer ce que l'absence feroit sur son cœur. L'habitude de le voir ne servoit qu'à enflammer le mien ; mais je n'en ignorois pas davantage, qu'il y a bien peu d'amans sur lesquels elle ne produise pas un effet contraire ; & quelque honneur que ma funeste passion me forçât

quelquefois de faire à mylord Durham, je ne sçavois que trop qu'à cet égard il ne pensoit, ni ne sentoit comme moi. Je craignois moins le pouvoir de l'absence ; elle n'est dangereuse que quand elle est longue ; & je ne voulois m'éloigner de lui qu'assez de tems pour lui faire désirer des plaisirs qui n'étant jamais ni interrompus, ni contraints, devoient nécessairement perdre beaucoup de leur prix aux yeux d'un homme qui, de l'amour, ne connoissoit que ce qu'il a de moins doux.

Qu'on se dit quelquefois, quand on aime, de cruelles vérités ! que c'est inutilement qu'on se les dit ! & qu'il seroit affreux, en effet, quand on ne se trompe point, de ne pouvoir jamais se persuader qu'on se trompe ! combien de fois, un seul regard, non aussi tendre que je l'aurois désiré, mais seulement un peu plus doux que ceux qu'ordinairement il m'accordoit, a-t-il anéanti toutes les preuves que j'avois de son indifférence ! Que je connoissois peu l'état de son cœur, lorsque je pensois qu'il m'étoit encore possible de le ramener.

Une scène fort tendre de ma part, très-dure de la sienne, & qui n'eut d'autres motifs que l'éternel silence qu'il gardoit

sur les engagemens qu'il avoit pris avec moi, & l'impatience qu'il éprouvoit, quand je voulois les lui rappeler, me déterminâ enfin à aller passer quelque tems à la campagne chez Madame de Buchingham, où j'étois attendue. Nous nous séparâmes assez mal. Il étoit ennuyé de mes plaintes; j'étois revoltée de son indifférence & du peu de soin qu'il prenoit de me rassurer. Je n'ignorois point qu'en pareil cas, l'amour aime mieux dire mille choses inutiles, que d'en omettre une nécessaire: & son silence fit sur moi toute l'impression qu'il desiroit sans doute. Il fut quelque tems sans m'écrire. Hélas! j'avois bien assez de la douleur que son absence me causoit, sans qu'il m'exposât à celle qu'un oubli si peu mérité devoit me donner. Eh! dans quelle circonstance encore m'en accabloit-il! ah! qu'il faisoit peu de cas de mon cœur, & qu'en même tems il falloit qu'il m'estimât peu pour oser me traiter avec tant de légèreté! Je sentis si vivement cette dernière injustice, que je crus que je ne lui pardonnerois jamais. Il m'écrivit enfin; & quoiqu'il ne daignât pas chercher à excuser son procédé, & que je ne pusse me cacher qu'il n'y avoit dans sa lettre que de la galanterie, je ne me trouvai

plus que de l'amour & de l'indulgence.

Cependant elle me fit trembler. Loin de me guérir par l'affectation de gaieté qui regnoit dans cette lettre, je n'en sentis que plus vivement, & la douleur de ne le voir pas, & la nécessité de le revoir. Tout me devint odieux dans un lieu où il n'étoit pas; & je retournai à Londres avec autant d'empressement que si j'eusse cru mon retour aussi nécessaire à sa félicité qu'il l'étoit à la mienne.

Je lui avois mandé que je descendrois à la maison dans laquelle nous voyions; & je vous avoue que je ne doutois pas qu'il ne m'y attendît! hélas! Lucie, je ne l'y trouvai pas. Que j'aurois été heureuse, si une si cruelle preuve d'indifférence n'eût fait souffrir que ma vanité! mais on n'en a pas quand on aime. Il parut, je ne vis plus que lui: mon cœur vola au devant de ses excuses, s'exagéra les siennes, lui en prêta même de plus solides que celles qu'il m'alléguoit. Je ne consultai enfin que le besoin que j'avois d'être aimée; & c'est vous dire assez, qu'il me retrouva plus tendre encore que je ne croyois l'être.

Six mois & plus s'étoient écoulés depuis l'instant funeste qui m'avoit mise dans ses bras, lorsqu'un jour la reine me

212 LES HEUREUX
fit passer dans son cabinet, où elle avoit ;
disoit-elle , à me parler de choses fort
importantes. Quoique vous soyez en-
core bien jeune , me dit-elle , le tems où
le feu roi exerça sur moi une si grande
tyrannie , n'est pas encore assez éloigné
pour que vous ignoriez à quel point j'ai
été malheureuse sous son regne. Dans
ces tems critiques où personne n'osoit
se déclarer pour moi , j'ai trouvé dans le
pere du lord Durham un ami qui , pour
me donner des preuves de son attache-
ment , ne craignit pas la colere de Guil-
laume. Quelque grands qu'aient été ses
services , je n'ai point pensé là-dessus en
souveraine , j'ai cru avoir de quoi l'en
récompenser ; & quelque chose que j'aie
pu faire pour lui , je ne me crois pas en-
core quitte. Vous n'aurez pas de peine
à penser que , dans cette disposition d'es-
prit , c'est toujours avec un plaisir extrê-
me que je saisis les occasions de lui être
utile. Il s'en présente une aujourd'hui ,
qu'il me presse avec une ardeur extrême
de vouloir bien ne pas laisser échapper.
Je vous le répète encore , son bonheur
m'est cher ; & je crois aujourd'hui pou-
voir d'autant plus ce qu'il desire , qu'il
dépend plus de vous. En un mot , du-
chesse , il vous demande pour son fils.

ORPHELINS. 213
Pour lui ! Madame , m'écriai-je. Oui ,
continua la reine en souriant ; & si mes
remarques sont justes , je ne crois pas
vous déplaire en vous faisant cette pro-
position. Ne craignez pas , au reste , que
je veuille vous faire descendre de votre
rang. Le titre de feu votre mari est éteint
par sa mort ; & je le donne au lord
Durham en vous épousant.

Vous comprenez aisément , ma chere
Lucie , à quel point cette proposition
m'étonna. Il me paroissoit également
extraordinaire , ou que la cousine du
lord Durham fût morte , & que ce ne
fût pas de sa bouche que je l'appriisse , ou
que si elle vivoit encore , une union que
l'on avoit jusques-là jugée si nécessaire ,
cessât de le paroître. Mais , Madame ,
dis-je à la reine , sa cousine est donc
morte , car je sçais , à n'en pouvoir pas
douter , qu'on la lui destinoit ? La reine
fort étonnée à son tour de cette question ,
me répondit qu'elle ne m'entendoit pas.
Alors sans lui dire de qui je tenois ce que
je croyois sçavoir à cet égard , je lui ra-
contai ce que le lord Durham m'avoit
dit. On vous a infailliblement trompée ,
duchesse , répondit la reine. Le lord
Durham avoit , il est vrai , une tante qui
vient de mourir en Hollande ; mais loin

d'avoir eu une fille à destiner à son neveu, elle n'a même jamais été mariée; & vous pouvez m'en croire.

Les dernières paroles de la reine, qui m'apprennent combien cruellement j'avois été abusée, me causerent une si étrange révolution, que je tombai évanouie à ses pieds. Lorsque je revins de cette foiblesse qui fut très-longue, je suppliai la reine de permettre que je me fisse transporter chez moi. Il ne fut pas difficile de juger qu'elle n'attribuoit mon accident qu'à la conversation que je venois d'avoir avec elle, & qu'elle avoit une curiosité extrême de sçavoir qu'elle en pouvoit être la cause; mais elle ne crut pas ce moment propre à satisfaire la sienne, & elle me congédia avec des marques d'intérêt & de bonté qui me feront toujours chères.

Grand Dieu! ma chère Lucie, eh! comment vous peindrois-je l'état affreux où me mit la scélératesse de ce perfide! avec quelle indignité il avoit abusé de ma bonne foi! quelle audace dans le mensonge! quel sang-froid dans la trahison! & quel supplice de trouver tant d'horreurs dans ce que l'on a assez estimé, pour ne pas craindre avec lui une union éternelle! Quelque affreuse que

pût m'être sa présence, après le coup horrible dont il venoit de me frapper, tout convaincu qu'il devoit être par le témoignage de la reine, de m'avoir trompée avec une perfidie qui avoit peu d'exemple, mon lâche cœur s'obstinoit encore à le défendre; & presque sûre que j'allois le voir pour la dernière fois, je voulus cependant le revoir encore. Mais je sentoient que j'avois besoin de me hâter. La fièvre la plus ardente avoit succédé à mon évanouissement, & je desirois de trouver la mort ou la vie, dans l'explication que je voulois avoir avec lui.

Il vint enfin, Lucie; mais avec quelle dureté ne me vit-il pas dans l'état affreux où lui seul m'avoit réduite! L'indifférence, toute froide qu'elle est, peut-elle être aussi cruelle! avec quelle air d'humeur & de férocité il approcha de mon lit, & combien peu il s'intéressoit à une vie qui n'étoit malheureuse que par lui, & pour laquelle tout Londres, peut-être, hors ce barbare seul, formoit en cet instant des vœux!

Eh bien, mylord, lui dis-je, en versant un torrent de larmes, il est donc vrai que vous m'avez trompée, que vous ne m'avez jamais aimée, & que je n'ai été

pour vous que l'objet d'un caprice. . . .
 Madame, interrompit-il, avec la plus
 insultante froideur, je connois mes torts;
 il est en conséquence inutile que vous
 vous donniez la peine de me les rappel-
 ler. Le même principe qui m'a donné la
 force de vous manquer, me donneroit
 celle de soutenir vos reproches & les
 rendroit inutiles. D'ailleurs, votre état
 actuel ne doit pas vous permettre une
 discussion que ma sincérité, peut-être,
 rendroit trop cruelle; & dont, sans être
 coupable de rien, que d'être trop vrai,
 je pourrois rendre la fin funeste. Ah!
 barbare, m'écriai-je, après t'avoir per-
 du, je ne redoute que de vivre. Les mal-
 heurs & la honte de ma vie ont com-
 mencé du jour à jamais affreux qui t'a
 offert à ma vue. Acheve ton ouvrage,
 acheve de déchirer un cœur où tu n'as
 jamais voulu regner que pour lui faire
 connoître tout ce qu'une passion mal-
 heureuse peut faire éprouver de tour-
 mens. Tu crains encore moins le crime
 que je ne crains la mort. Montre - toi
 donc dans toute ton horreur. Aussi bien
 seroit-ce en vain que tu voudrois me la
 déguiser. Cette vérité même, dont tu
 te pares si cruellement à mes yeux, je
 ne la dois qu'à ton inhumanité. Consi-
 dere

dere quel moment tu choisis pour la
 mettre en usage; & félicite-toi, si tu le
 veux, d'une vertu que tu ne daignerois
 pas affecter, si tu n'étois pas sûr qu'elle
 me coûtera la vie. Tu ne l'eus pas le
 jour exécration où tu me trompas par le
 plus perfide des sermens, où tu m'abu-
 sas par les plus odieux mensonges, où tu
 ne parvins à me voir dans tes bras que
 par la plus horrible scélératesse dont le
 cœur le plus lâche & le plus bas pour-
 roit être capable! Eh! Madame, me
 dit-il, ne peut-on donc s'unir à ce que
 l'on trouve aimable sans l'épouser? est-
 ce ma faute, si je me sens une répu-
 gnance si invincible pour cette même
 chaîne, sans laquelle vous vous refusez
 à ma tendresse, que quelque respect que
 j'aie pour la reine, quelque reconnois-
 sance que je lui doive, je viens de l'as-
 surer que rien ne m'y soumettra jamais?
 Je vous entends, lui dis-je en pâlis-
 sant, & vous venez de refuser ma main?

Il ne me répondit rien; & la certi-
 tude d'un malheur, dont, malgré toutes
 les apparences, je cherchois encore à
 douter, acheva de m'accabler. Je crus
 que j'allois mourir; mais mon amour
 tout abusé qu'il étoit, triomphant en-
 core de ma raison & des justes sujets

que j'avois de l'abhorrer, je voulus que mon dernier regard fût pour lui. Adieu, lui dis-je d'une voix éteinte, en lui tendant la main, souvenez-vous quelquefois d'une infortunée qui ne vouloit vivre que pour vous, & qui meurt en vous adorant.

Je perdis connoissance en achevant ces paroles; & quand j'eus le malheur de me voir rappelée à la vie par les cruels secours qu'on me donna, je ne trouvai plus auprès de moi que le comte de Dorset, qui étoit dans un état presque aussi digne de pitié que le mien, & les médecins de la reine qu'il m'avoit amenés. Eh! quoi! dis-je, je vis encore! Ah! continuai-je, en le cherchant des yeux! où est-il! Ah! Dorset, rendez-le moi! Ah! femme trop infortunée, me dit le comte, en faisant signe aux médecins de s'éloigner, femme si peu faite pour de si grands malheurs, se peut-il que l'amour vous parle encore pour le plus vil des humains! hélas! si vous sçaviez à quel point il est indigne de celui qu'il vous a inspiré! Ah! comte, repondis-je, je sçais tout, mais je veux mourir à ses yeux; je veux en finissant une vie si malheureuse, qu'il soit le dernier objet qui s'offre à mes regards!

Le comte n'eût, ni la peine, ni le tems de combattre un desir si déraisonnable & si dangereux pour moi. Le délire me prit. Je fus six semaines dans l'état le plus terrible & sans aucune connoissance. Lorsque je l'avois perdue, le comte de Dorset étoit la seule personne que mes yeux pussent discerner; & il fut aussi la première qu'ils reconnurent. Ce généreux ami qui avoit lui-même l'ame pénétrée d'une douleur secrète, dont je n'ai pu jusques ici lui arracher le sujet, ne m'avoit pas abandonnée, & je ne puis vous dire, ma chere Lucie, tout ce que je dus à ses soins. Lorsque ma convalescence fut décidée, & que ma foiblesse fut moins grande, le comte voulut bien s'apercevoir du desir que j'avois de parler de mes malheurs & du fatal objet qui les avoit causés. Nous avons tous deux jusques-là gardé sur lui le silence le plus profond, lui, dans la crainte qu'un pareil entretien ne me jettât dans une réchûte dangereuse, moi, dans la peur qu'une curiosité qui annonçoit encore de l'intérêt, ne lui parût une bassesse, que toute son indulgence ne voudroit peut-être pas me pardonner. Mais j'avois affaire, heureusement pour moi,

à une ame sensible, & celles-là seules
sçavent excuser l'amour.

Que j'étois honteuse d'aimer, & que
cependant j'aimois encore ! qu'il m'é-
toit en même tems douloureux & né-
cessaire de parler de ce cruel sentiment,
qui remplissoit encore toute mon ame,
& que rien n'en avoit pu bannir ! Le
comte m'apprit donc que c'étoit lui
qui, en arrivant chez moi le jour de mon
malheur, avoit forcé le lord Durham
à en sortir, parce qu'il ne lui avoit
pas trouvé sur mon état l'attendrisse-
ment qu'il méritoit si bien. Que je ne
venois que de quitter la reine qui étoit
encore toute émue de l'accident cruel,
dans lequel j'étois tombée à ses yeux,
que ce traître qu'elle avoit mandé étoit
arrivé. Il ajouta que quand elle lui
avoit proposé de m'épouser, il avoit
témoigné pour cette union une répu-
gnance invincible ; mais qu'en même
tems, il n'avoit pas craint d'appren-
dre à la reine tous les sentimens que
j'avois pour lui, & peut-être les bon-
tés dont je l'avois comblé. Que la reine
ne lui avoit fait part à lui, comte de
Dorset, que du refus qu'il avoit fait de
m'épouser ; mais qu'à l'indignation de
cette princesse & à la défense qu'elle

avoit fait faire au lord Durham de pa-
roître à la cour, il falloit qu'elle eût
trouvé bien de l'improbité dans sa con-
duite, & plus que de l'inconsidération
dans ses discours.

Je suis, Madame, ajouta le comte,
désespéré de vous dire, & je crois de-
voir vous dire pourtant, qu'il n'étoit
pas possible que vous trouvassiez dans
toute l'Angleterre un homme moins di-
gne de vous que celui-là. C'est sans
doute le plus grand des malheurs de
s'être donné à quelqu'un, à qui l'on
croyoit des vertus, & que l'on ne trou-
ve que méprisable ; mais on ne peut que
partager sa honte, & l'on ne mérite
plus de pitié, lorsqu'après l'avoir con-
nu, l'on persiste dans des sentimens que
l'aveuglement où l'on étoit, pouvoit
seul rendre excusables. Je vous dis,
Madame, ajouta le comte, de bien du-
res vérités, mais vous en avez besoin ;
mon amitié me les dicte, & ne pour-
roit en effet vous les épargner, sans
vous trahir.

Il ne fut pas bien difficile à mylord
Dorset de me faire convenir de la vé-
rité de tout ce qu'il me disoit ; & plût
au ciel qu'il eut pu convaincre mon

222 LES HEUREUX
cœur aussi aisément que ma raison !
mais que les lumieres qui éclairent l'une
frappent rarement l'autre, & qu'il en
coûte pour y détruire une passion dont
on faisoit son bonheur, & dont on croyoit
n'avoir jamais à rougir ! Le comte
connoissoit trop la force de la mienne
par l'état où elle m'avoit réduite, &
par tous les détails que je n'avois pas
craint de faire à un homme si vertueux,
pour croire que je fusse dans la situa-
tion où il m'auroit désiré, & que j'y
fusse même de long tems.

A mesure que je reprenois mes for-
ces & l'usage de penser, je ne vis pas
sans horreur tout ce dont me privoit
le funeste égarement dans lequel j'étois
tombée; & je ne doutai pas qu'au moins
il ne me coûtât ma réputation. J'étois
trop peu faite pour le mépris, pour
ne le pas craindre; & je sentis beau-
coup plus vivement le malheur de n'être
plus estimée que la perte de mon amant.
Quoique le comte de Dorset me mé-
nageât avec la plus scrupuleuse attention
sur une chose à laquelle il me voyoit
si sensible, je jugeois aisément par ses
discours, que le perfide Durham ne m'a-
voit pas ménagée dans les siens, & que
personne n'ignoroit ni ma malheureuse

ORPHELINS 223
foiblesse, ni à quel excès je l'avois pouf-
sée. Je ne pus me résoudre à rester plus
long tems dans une ville où, selon tou-
tes les apparences, j'étois encore moins
plainte que méprisée, & où je serois ex-
posée au malheur presque aussi terrible de
rencontrer le traître, auquel j'en devois
de si grands. Quelque ardemment que
j'eusse jusques-là désiré la fin d'une vie
aussi infortunée que la mienne, la néces-
sité de vivre ne m'avoit pas encore paru
aussi cruelle que je la trouvois à mesure
que je revenois à la vie. Née vive & im-
pétueuse, comptant la mort pour rien,
la honte pour tout, j'aurois infaillible-
ment attenté à mes jours, si le comte
de Dorset, qui par le noir affreux où j'é-
tois tombée, & mon désespoir trop vio-
lent pour ne point percer malgré moi-
même, jugeant de mes intentions, ne
m'eût sauvée mille fois de ma propre
fureur, & enfin ne l'eût calmée. Lors-
qu'il fut sûr de n'avoir plus à la craindre,
il approuva le projet que j'avois formé,
d'aller quelque tems dans une de mes
terres, achever de rétablir ma santé,
& laisser à ma cruelle aventure le tems
de vieillir assez dans le public, pour
qu'on n'en fût plus occupé. Mais quand
j'aurois pu me flatter qu'on en perdrait

absolument le souvenir, il auroit suffi de celui que j'en conservois, pour me rendre odieux un séjour où je ne pouvois pas me cacher. Je partis donc aussitôt que je le pus pour la province de Lincoln, où j'ai mes plus belles terres, après avoir secrètement pris congé de la reine, qui me combla de bontés, & avec la parole du comte de Dorset, qu'il y viendrait passer tout le tems dont ses emplois, & peut-être avoit-il ajouté en soupirant l'état funeste de son cœur, pourroient le laisser disposer.

Pendant trois mois que j'ai passé en Lincoln-shire, dans la plus affreuse tristesse, le comte, qui étoit le seul qui se fût intéressé véritablement à mon malheur & à mon état, a été le seul que j'aie voulu voir. Enfin, l'on a cru que la solitude dans laquelle je m'obstinois à vivre, perpétuoit ma langueur, & pourroit la rendre incurable. Les médecins m'ont ordonné les eaux de Bristol, & le comte m'a conseillé de voyager, jusques à ce que la dissipation eût banni de mon esprit un souvenir affreux dont rien n'a encore pu me distraire. J'ai, depuis que je suis ici, écrit à la reine, pour obtenir d'elle la permission de quitter l'Angleterre; & j'attends mylord

Dorset qui veut m'apporter cette permission, & me dire adieu. Mais, ma chere Lucie, quelque étendue que soit la confiance que j'ai en lui, & que je lui dois, je n'ai pu me déterminer à lui apprendre le dessein où je suis de quitter ce royaume, & de n'y pas rentrer tant que ce perfide, auquel je dois le mépris, que sans doute on y a conçu pour moi, y respirera. Le malheur que j'ai eu aujourd'hui de le rencontrer, & l'affreuse impression que m'a faite sa présence, achevant de me confirmer dans ma résolution. Le comte de Dorset voudroit la combattre; & comme il la combatroit vainement, il est inutile que je lui donne cette peine. Quoi! Madame, s'écria Lucie, vous avez eu le malheur de rencontrer ce monstre? Oui, lui dit la duchesse, à peine étois-je entrée dans la salle d'assemblée, que j'y ai vu entrer, & Madame de Pembroke avec laquelle il s'est raccomodé, sans doute, & ce perfide Chester..... Le lord Chester! Madame! interrompit Lucie toute tremblante, quoi! seroit-il le même... Oui, reprit Madame de Suffolck, depuis la mort de son pere il en a pris le titre; mais quelle terreur vous a saisie à ce nom si funeste & si digne